

# CHRONIQUE

• • •

## INFORMATIONS. — CONCOURS. — EXPOSITIONS

**Gabriel Kadar.** — Le maître-imprimeur Gabriel Kadar qui, pendant de nombreuses années, a apporté la conscience la plus scrupuleuse et le goût le plus fin à l'impression de cette revue est mort subitement, le 24 Mai, à l'âge de soixante-huit ans. Il laisse le souvenir d'un véritable artiste, d'un galant homme, affable et modeste. Nous perdons en lui un précieux collaborateur et un ami qui nous était cher.

De bonne et vieille famille hongroise, Gabriel Kadar de Torda avait débuté comme dessinateur et graveur. C'est en Hongrie qu'Emile Lévy, fondateur d'*Art et Décoration*, le rencontra, vers 1880. Séduit par son talent, il l'engagea à venir en France où il apprécia de jour en jour davantage ses qualités de cœur et d'esprit. En un temps où l'on ignorait encore les ressources de la photogravure, il lui fit exécuter un grand nombre de dessins à la plume, pour l'illustration des ouvrages qu'il publiait. Quelques années plus tard, Gabriel Kadar fut appelé à diriger l'important service de la lithographie aux Imprimeries Lemercier. Toujours cet art l'avait intéressé. Les planches en chromolithographie exécutées sous sa direction pour le catalogue de la collection Spitzer font encore, après quarante ans de progrès techniques, l'admiration des connaisseurs.

Quand les Imprimeries Lemercier furent fermées — c'était peu après 1900 — les procédés de reproduction avaient évolué. La trichromie, d'invention récente, tendait à remplacer la chromolithographie. Emile Lévy engagea Kadar à mettre sa grande expérience de la couleur au service de la nouvelle technique et à fonder une imprimerie typographique qui, spécialisée dans les travaux de grand luxe, acquit rapidement la notoriété. C'est de ses presses que sortirent ces chefs-d'œuvre de reproductions en couleurs que furent les planches des *Etoffes Japonaises*, de *La Céramique dans l'art musulman*, de *La Céramique dans l'art de l'Extrême-Orient*, publiées par la Librairie Centrale des Beaux-Arts, les programmes des *Ballets Russes* et tant d'autres pages qui font honneur à l'édition française. Grande fut la part de l'imprimeur dans les résultats obtenus.

Gabriel Kadar avait épousé une française. Il repose maintenant près de l'église d'un joli petit village du Maine-et-Loire où il avait trouvé la finesse de couleur et de lignes, l'élégance faite de mesure qui plaisaient à son esprit.

**Une Exposition-vente de projets de papiers peints.** — Une exposition-vente de projets de papiers peints retour du concours organisé par les soins d'*Art et Décoration* pour une importante maison américaine et dont nous avons publié les résultats dans notre dernier numéro, aura lieu au Musée des Arts Décoratifs (Pavillon de Marsan, rue de Rivoli), du lundi 16 au dimanche 22 juillet prochain.

A partir du 24 juillet les projets non vendus seront à la disposition des concurrents à l'administration de la revue, 2, rue de l'Échelle à Paris, et à compter du 1<sup>er</sup> août *Art et Décoration* ne sera plus responsable des projets non retirés.

•

**Le quatrième concours Claraz.** — *L'Association pour favoriser l'illustration des livres en France* vient de choisir le sujet de son quatrième concours annuel.

L'ouvrage à illustrer cette année est : *Le journal d'un pauvre homme*, par Henri Duvernois.

Deux prix, l'un de 5.000 francs, l'autre de 1.000 francs seront décernés.

Le premier prix comporte l'édition de l'ouvrage primé.

Le concours ouvert en juin 1928 sera clos le 1<sup>er</sup> décembre 1928.

Le Jury est composé de : MM. Chabrun, député ; P.-E. Colin, artiste graveur ; Maurice Donnay, de l'Académie Française ; Henri Duvernois, homme de lettres ; Gabriel Faure, homme de lettres ; Jean Ferrier ; Justin Godart, sénateur, ancien ministre ; Jean Guiffrey, conservateur au Musée du Louvre ; Ferdinand Herold, homme de lettres ; Jean Laran, conservateur à la Bibliothèque Nationale ; Paul Léon, directeur des Beaux-Arts ; Pierre Marcel, professeur à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts ; P.-L. Moreau, artiste peintre ; Pol Neveux, de l'Académie Goncourt ; Edmond Schneider, éditeur ; Paul de Stoecklin, homme de lettres ; Alfred Valette, directeur du Mercure de France et Amédée Wetter, artiste graveur.

Toutes demandes de renseignements ou correspondances relatives au concours doivent être adressées

à l'Association pour favoriser l'illustration des livres en France, 49, boulevard Saint-Michel, Paris (V<sup>e</sup>), où les artistes trouveront le règlement détaillé.

•

**L'École Nationale supérieure des Arts Décoratifs transférée rue d'Ulm.** — Tout arrive. L'École des Arts Décoratifs dont tant de rapports, depuis cinquante ans, ont dénoncé la pitoyable installation, va être enfin dotée de locaux vastes, clairs, bien aérés. Les vœux des directeurs, des professeurs, des élèves, de tous ceux qui connaissent les services rendus par cette institution à l'art français ont été enfin entendus. Grâces en soient rendues à M. Edouard Herriot et à M. Paul Léon. Loués soient également M. Charles Couyba, directeur de l'Ecole et M. Charles Genuys dont la ténacité a triomphé des obstacles.

On sait que la Section des jeunes filles de l'École des Arts Décoratifs occupe actuellement, au rez-de-chaussée d'une vieille maison de la rue de Seine, quelques salles dont la moitié est obscure comme une cave. Quant aux jeunes gens, ils s'entassent comme ils peuvent sous la coupole de l'ancien amphithéâtre des Chirurgiens de Paris et dans les bâtiments annexes, rue de l'Ecole-de-Médecine. L'édifice, un peu lourd, mais non sans noble bonhomie, a été construit à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle par l'architecte Charles Joubert. C'est là que, dix ans après l'avoir fondée de ses deniers, le bon Jean-Jacques Bachelier avait transporté (en 1776) l'*Ecole royale gratuite de dessin* d'où notre Ecole des Arts Décoratifs est issue. Et déjà Bachelier s'y trouvait à l'étroit.

Au mois d'octobre prochain, après une longue séparation, les deux sections seront réunies dans une partie du grand bâtiment qui abritait naguère le Collège des Postes, 31, rue d'Ulm. L'édifice est sévère mais spacieux, bien construit et accompagné d'une cour plantée d'arbres. Nos futurs décorateurs y pourront travailler à l'aise. L'architecte, M. Expert, y a très judicieusement disposé deux amphithéâtres pour les cours oraux, une bibliothèque, de nombreux ateliers. Le seul luxe de ce bâtiment utilitaire est une porte forgée sous sa direction par l'excellent ferronnier Raymond Subes. Nous en reproduisons l'ensemble (exposé au salon des Décorateurs) à la page 177 de cette revue et, ici même, deux détails d'une composition ingénieuse et d'une exécution remarquable.

Le Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, assisté de M. Paul Léon, Directeur général des Beaux-Arts, a inauguré l'école nouvelle le 14 mai. Il l'a inaugurée dans les plâtras : mais on avait hâte de fêter un événement si heureux.

Cette cérémonie a été suivie de l'inauguration du monument à la mémoire des anciens élèves et élèves morts pour la France : un bas-relief discret, accompagné de nombreux noms, dans le vestibule de l'école.

**Concours de quincaillerie d'art moderne pour le bâtiment.** — La maison Picard, organise sous le patronage de la Société de l'Art appliqué aux Métiers un concours entre décorateurs français.

La quincaillerie du bâtiment comprend principalement les objets suivants :

- 1<sup>er</sup> Une crémone avec son bouton;
- 2<sup>me</sup> Une plaque de porte avec sa bâquille;
- 3<sup>me</sup> Un bouton de porte;
- 4<sup>me</sup> Le fourreau de la paumelle.

Ces objets sont en cuivre ou tout autre métal, doré, argenté ou patiné.

Les parties décoratives en uni, à côté, à pans, à plans superposés, etc., sont recommandées.

Tous les artistes participant au concours devront obligatoirement présenter les quatre objets demandés, ceux-ci devant former un ensemble.

Les projets seront présentés sous forme de maquettes exécutées en plâtre, à la dimension voulue pour tenir compte de la réduction que comporterait à l'exécution le retrait du métal.

Les projets seront déposés avant le 1<sup>er</sup> novembre 1928.

Le jugement du jury aura lieu avant le 20 novembre.

Trois prix en espèces sont mis à la disposition du jury : 1<sup>er</sup> Prix : 4.000 francs; 2<sup>me</sup> Prix : 3.000 francs; 3<sup>me</sup> Prix : 2.000 francs.

Si le jury estime qu'en plus des projets récompensés par les trois prix ci-dessus, d'autres projets présentent des qualités dignes d'une récompense, la maison Picard met à sa disposition une somme de 1.000 francs à répartir comme il l'entendra.

Le jugement sera suivi d'une exposition publique de tous les projets. Cette exposition aura lieu à la Renaissance, 11, rue Royale, à Paris.

La maison Picard se réserve le droit d'éditer ou de ne pas éditer les projets présentés, primés ou non.

Les auteurs des projets qu'elle éditera recevront, sur le produit de la vente, des droits d'auteur dont le montant sera fixé d'un commun accord entre eux et la maison Picard.

En cas de désaccord, les auteurs et la maison Picard déclarent accepter d'avance l'arbitrage du Président de la Société de l'Art appliqué aux Métiers.

Pour tous renseignements s'adresser à la maison Picard, 4, rue Saint-Sauveur, à Paris.

•

**Bourses Blumenthal.** — Le jury de la Fondation Blumenthal, réuni au Grand-Palais, le 16 juin a distribué cinq bourses de 20.000 fr. : quatre pour les arts décoratifs, qui ont été attribuées à Mles Ève Le Bourgeois (ivoire et bois sculptés), de Léotard (reliures), Mme Paule Marrot (tissus imprimés), et Mlle Claude Lévy (tissus et statuettes en céramique), et une pour l'architecture, dont le bénéficiaire est M. Sonrel.

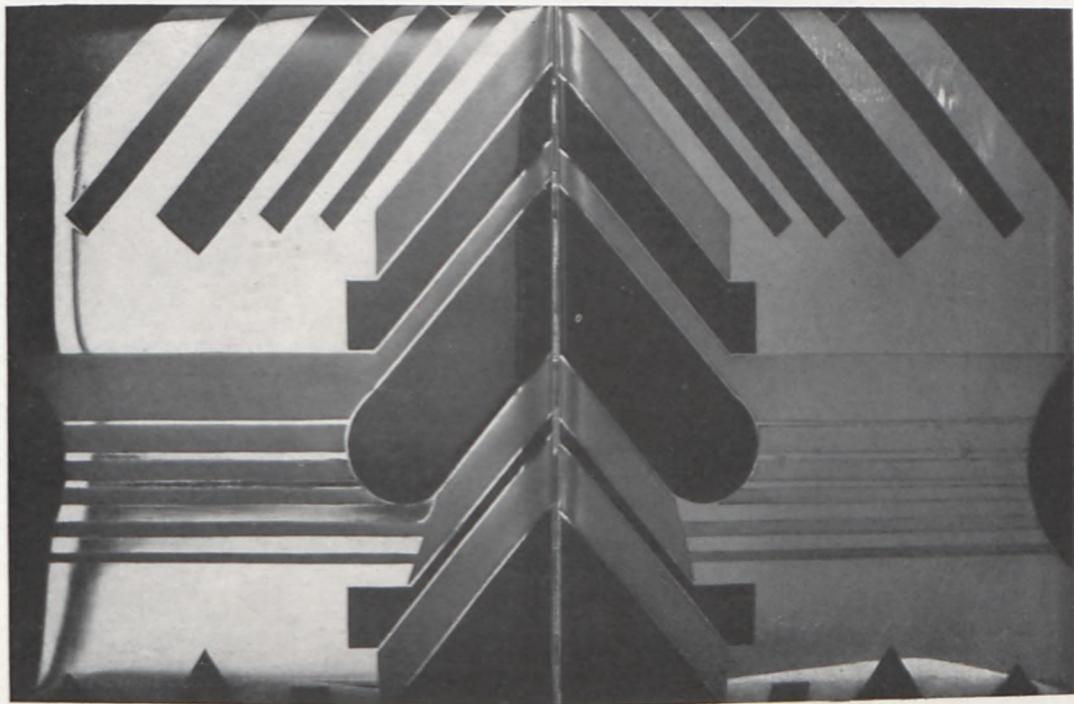
C'est la première fois que la Fondation Blumenthal distribue des bourses à des femmes.



Détails de la porte de l'Ecole des Arts Décoratifs



EXPERT, architecte. Ferronnerie de SUBES



Porte-cigarettes, argent et laque

Dessiné par Raymond TEMPLIER



*La Seine près de Saint-Cloud*  
— Galeries Durand-Ruel —

THALIA MALCOLM

**Le prix DIM.** — On sait que la Société DIM a créé un prix annuel destiné aux décorateurs ou metteurs en scène qui ont réalisé dans l'année un film se déroulant dans un milieu moderne et présentant des créations plastiques offrant un réel mérite.

Le jury s'est réuni pour la première fois le 11 mai dernier. Il a décidé que le prix ne serait pas décerné et serait reporté à l'exercice suivant. Il s'élèvera de ce fait à la somme de 20.000 francs.

Néanmoins l'intérêt du jury s'est porté sur les décors des films *Maldone* de Jean Grémillon, *Yvette de Cavalcanti* et *Antoinette Sabrier* de Mme Germaine Dulac.

•

**Thalia Malcolm.** — Tout est simplicité, grâce et fraîcheur, dans les trente toiles que cette artiste américaine vient d'exposer aux *Galeries Durand-Ruel*. Qu'elle s'émeuve devant les colorations d'un temple hindou, devant les cimes des Alpes ou les pins du Cap Ferrat, qu'elle s'arrête, charmée par la douceur du ciel, sur les rives de la Seine ou de l'Oise, qu'elle observe la fine harmonie de phlox roses et blanches sur un fond vert ou la polychromie plus vigoureuse des anémones, toujours Thalia Malcolm s'exprime avec une délicate personnalité. Sans doute l'architecture des choses la touche moins que leur

sourire. Elle aime nos grands Impressionnistes et elle s'est instruite dans le *Jardin de Claude Monet*. Mais si elle s'apparente à ces maîtres, c'est moins par des caractères extérieurs que par la sincérité du sentiment.

•

#### Expositions ouvertes ou annoncées :

PALAIS DE BOIS (Porte-Maillot). — *Salon des Tuilleries*.

MUSÉE GALLIERA. — Tissus imprimés et papiers peints modernes avec une importante rétrospective.

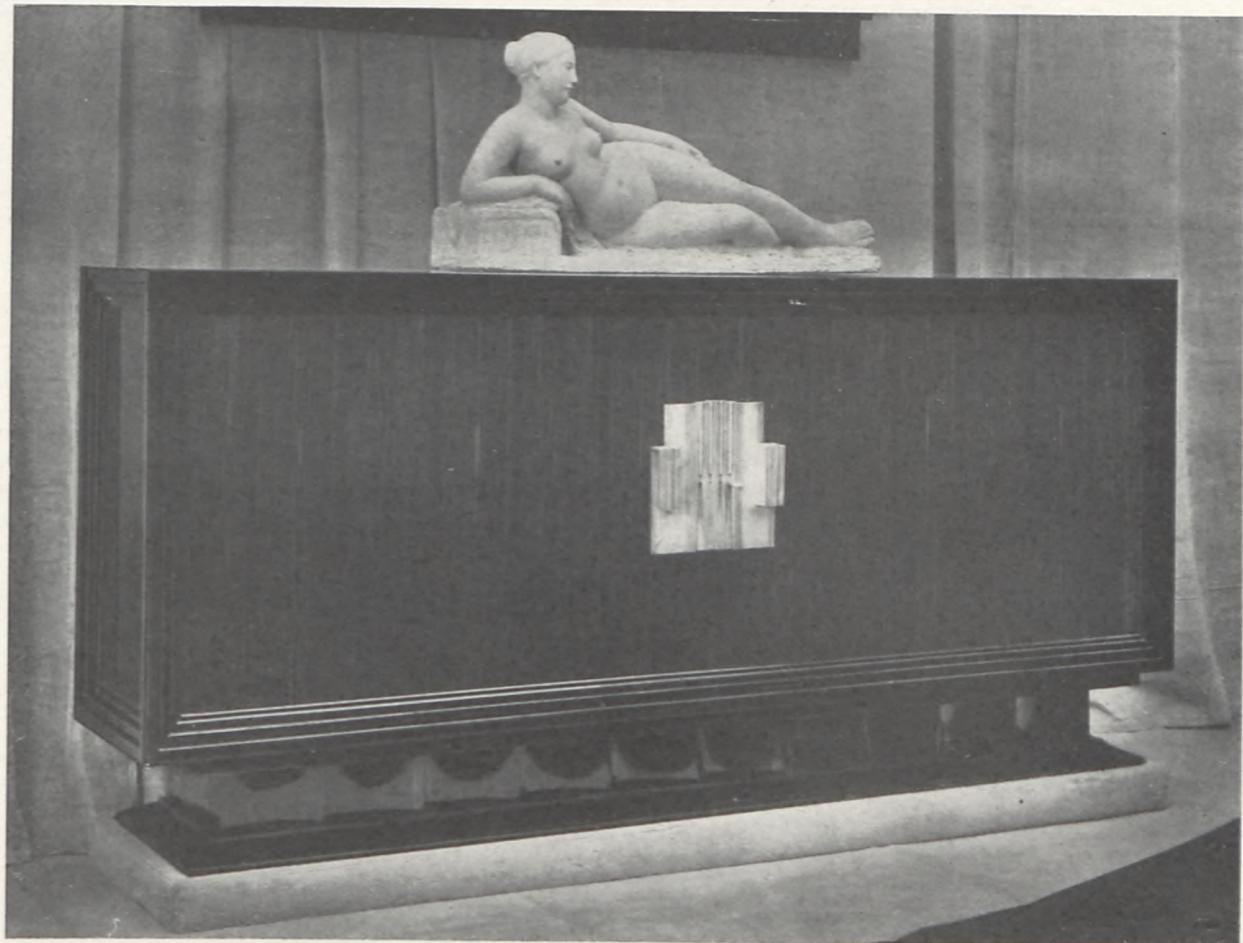
MUSÉE DES GOBELINS. — *Tapisseries du Moyen âge*.

MUSÉE DU JEU DE PAUME. — Jusqu'au 8 juillet : Exposition de l'Art Danois de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle à 1900.

GALERIE PAUL ROSENBERG, 21, rue La Boétie. — Jusqu'au 7 juillet : Exposition d'œuvres de Corot, figures et paysages d'Italie, au profit de la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie de l'Université de Paris.

GALERIE GEORGES BERNHEIM ET C<sup>ie</sup>, 109, faubourg Saint-Honoré. — Jusqu'au 10 juillet : Tapis modernes édités par Nyrbor (F. Léger, Laglenne, Jean Lursat, Marcoussis).

GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze. — Jusqu'au 13 juillet : Exposition rétrospective de Henri Ottmann (1877-1927).



*Meuble d'appui en palissandre par DOMINIQUE  
Poignées et plaques en bronze argenté de Jean PUIFORCAT*

## LES VENTES

Il n'y a pas que les timbres-poste. Il paraît qu'on peut prendre pour 37.500 fr. de plaisir à posséder un chapeau de Napoléon. C'est le prix donné par un amateur qui veut rester inconnu, pour un bicorne sans sa cocarde et très fatigué : un certificat légalisé attestait que ce chapeau avait été acheté à Constant, ex-valet de chambre de l'empereur, en 1814. Mais les timbres ne perdent pas leur prix. Ainsi fin avril, on a payé 40.500 fr., lors de la dispersion de la collection Hanin, un exemplaire du timbre de 3 lires jaune de Toscane.

Je ne parle point des tapisseries. C'est maintenant de la fureur. Les moindres pièces atteignent des sommes non négligeables. On trouve des adjudications de 25.500 fr. pour une tapisserie flamande du xv<sup>e</sup> siècle représentant un tournoi; de 17.100 fr. et de 18.600 fr. pour d'autres tapisseries flamandes à personnages, mais du xvii<sup>e</sup> siècle; le 10 mai, on adjuge 185.000 fr. une grande tapisserie représentant *La Leçon de musique*; et de simples verdures du xvii<sup>e</sup> siècle

font 11.200 et 10.200 fr.; à Londres, le lendemain, on vend 785.500 fr. quatre grandes tapisseries françaises du xviii<sup>e</sup> siècle à sujets mythologiques.

Une nouvelle série d'objets prend place dans la curiosité, celle des productions précolombiennes et africaines. La collection Walter Bondy comprenait beaucoup de pièces mexicaines : un oiseau stylisé en pierre dure de 18 centimètres de hauteur fit 24.500 fr.; une statuette de déesse, 7.200 fr., un masque en albâtre 9.500 fr., un masque en pierre verte, 7.200 fr. Une petite tête en pierre polie de l'île de Pâques, a réalisé 15.000 fr.; une grande statue en bois polychromé, 18.000 fr. Notons, dans la série asiatique de la même collection, les prix de 64.000 fr. pour une statuette en grès rose, art Cham du vi<sup>e</sup> siècle; de 20.000 fr. pour un buste de Bouddha en pierre, art khmer; et de 23.100 fr. pour un Bouddha siamois.

Le xviii<sup>e</sup> siècle, même le fort médiocre, est toujours prisé. Il faut quelque bienveillance pour accepter des Langendyk; ils se vendent maintenant

fort bien : on paie 4.000 fr. la *Prise d'un village*, 4.800 fr. *La Retraite*, 4.600 fr. *Le Pillage*. Une aquarelle de Swebach, artiste infiniment plus personnel, fait 2.500 fr.; et l'on donne 13.500 fr. pour un grand dessin de Van Blarenberghe, représentant une *Revue au Prater*. On a donc beaucoup plus de chance de trouver quelque occasion parmi les modernes. Et certes, un amateur avisé pourrait encore, à bien peu de frais, constituer une collection pleine d'agrément : il suffit de voir si un tableau est bon; un jour ou l'autre, on s'en apercevra. Ainsi l'acheteur qui a donné 300 fr. dans une vente de M. Schæller, pour des *Environs de Florence*, peints par Noufflard, a pour presque rien une fort belle œuvre; et je pense que l'acquéreur d'un pastel de Simon Bussy, un *Lac d'Ecosse*, vendu 200 fr. ne doit pas regretter son argent.

Ce ne sont point des affaires de cet ordre que je puis signaler dans les ventes étrangères. On ne nous indique que des prix extraordinaires. Sir Joseph Duveen a acheté pour 875.000 dollars, soit

environ 22 millions une toile de Raphaël, *La Madone et l'enfant*, de la collection Desborough.

La collection du juge Gary à New-York donna lieu à quelques grosses enchères : *La rentrée de la moisson* de Gainsborough fit 375.000 dollars, soit près de 9 millions; un portrait de femme par Hopner, 90.000 dollars; un gentilhomme, par Frans Hals 85.000 dollars, un Rembrandt, 86.000 dollars. Un buste d'enfant par Houdon atteint 245.000 dollars, deux groupes de Falconet, 33.000 et 26.000 dollars. Mais les meubles ne se vendent pas moins cher : une petite table par Cében et Lacroix, atteint 71.000 dollars; une toilette en acajou et marqueterie par Cében, 28.000 dollars. Signalons tout de même dans cette collection quelques prix plus modestes : Thomas Lawrence, *Mrs John Allnutt*, 45.000 dollars; Millet, *Les Bûcherons*, 10.000 dollars, Daubigny, *Les Bords de l'Oise à Conflans*, 23.000 dollars; Corot, *Etang de Ville-d'Avray*, 22.000 dollars; Israëls, *Le Trésor*, 16.000 dollars; Jacob Maris, *Jours gris à Amsterdam*, 5.500 dollars; Cazin, *Moulins à vent*, 7.000 dollars.

TRISTAN LECLÈRE.

## LES LIVRES

**Les Poinçons de l'Orfèvrerie française, du XIV<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du XIX<sup>e</sup>,** par LOUIS CARRÉ. Chez l'auteur, 219, faubourg Saint-Honoré, 1928, in-4°. Nombreuses gravures.

La France du temps des Rois a aimé l'orfèvrerie et, dans cette technique, elle a créé des œuvres aujourd'hui recherchées par les amateurs des deux mondes pour la beauté de leur forme et leur parfaite exécution. Cependant que d'obscurités et de lacunes dans l'histoire de notre ancienne vaisselle d'or et d'argent! Les recherches des érudits, depuis Paul Eudel jusqu'au baron Pichon et à Henri Nocq n'ont guère porté que sur les pièces d'origine parisienne. La Province, dont la production fut souvent remarquable, a été trop négligée. Une sérieuse histoire d'ensemble de l'orfèvrerie française reste à écrire. M. Louis Carré auteur d'une thèse sur *La réglementation des ouvrages en métaux précieux depuis les très anciens temps* (1902) est bien placé pour l'entreprendre. Espérons qu'il nous la donnera un jour.

En attendant, un travail préliminaire s'imposait : l'établissement d'un *corpus* précis des poinçons, permettant de restituer son état-civil à chaque pièce conservée. Il fallait tenter pour la vaisselle d'or et d'argent ce qui a été fait avec succès pour la porcelaine et la faïence.

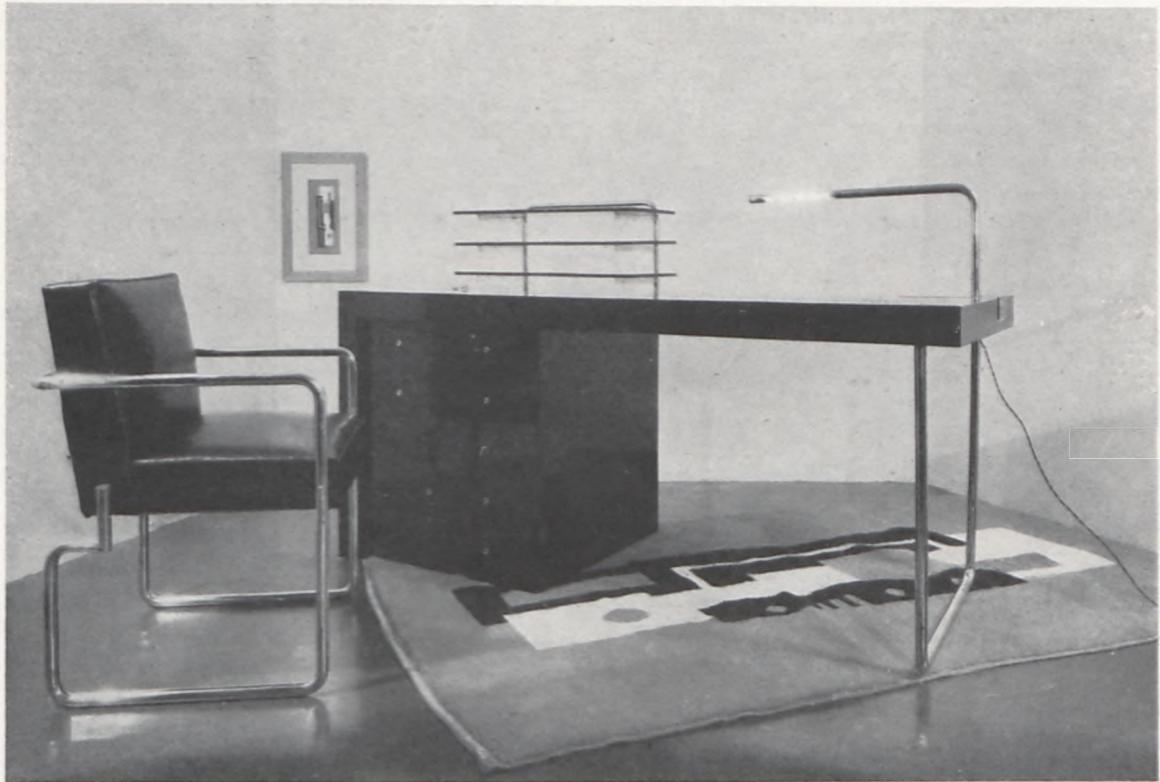
On ne saurait trop louer le soin, la méthode critique, la clarté et l'élégance d'exposition dont M. Louis Carré a fait preuve en s'acquittant de cette tâche. Il nous renseigne d'abord sur les communautés d'orfèvres, leurs statuts, leur organisation,

les règles de leur métier. Dans la seconde partie de son ouvrage, il définit les trois grandes catégories de poinçons : poinçons de communautés, poinçons de maîtres, marques imposées par mesure fiscale ; il explique leur raison d'être, leurs caractères. La troisième partie comporte un lexique des poinçons : ceux de Paris d'abord, puis ceux de Province, présentés dans le cadre des juridictions des trente et un hôtels des monnaies établis en 1785 dans les principales villes du royaume. Classement judicieux, puisque « c'est devant les officiers des monnaies que les nouveaux maîtres, comme les nouveaux gardes, prêtaient serment... ». Un précieux index termine le volume. Les principaux poinçons, nettement reproduits, y sont classés suivant leurs formes : lettres, chiffres, astres, hommes, animaux, plantes, etc...

« J'ai fait seulement ici, dit l'auteur — reprenant une phrase de Montaigne — un amas de fleurs étrangères, n'y ayant fourni du mien que le mince fillet à les lier. » Mais ces fleurs, encore fallait-il les cueillir, les choisir. De plus, le fil est résistant et le bouquet composé avec art.

**L'Art Précolombien,** par ADOLPHE BASLER et ERNEST BRUMMER. Librairie de France, 1928, in-4°. 190 planches en noir et 8 en couleurs.

Ce livre a fait son apparition aux vitrines des libraires au moment même où s'ouvrait, au Pavillon de Marsan, l'attrayante et instructive exposition des arts anciens de l'Amérique. Par ses belles et nombreuses gravures, par l'étude qui les précède, il contribuera à faire aimer pour leurs qualités



*Bureau, bois et tubes d'acier et fauteuil*, par Pierre BARBE  
— Salon des Artistes Décorateurs —



*Lampe, métal nickelé et verre gravé*, par Boris LACROIX  
— Salon des Artistes Décorateurs —

plastiques et leur puissance expressive des œuvres jusqu'à ce jour reléguées dans les vitrines des musées d'ethnographie. Sans doute bien des années passeront avant que le problème de leurs origines et de leurs filiations soit résolu, avant que soit comprise leur signification profonde. L'archéologie américaine — ce livre en contient l'aveu — est encore en pleines ténèbres. Elle a néanmoins élargi notre connaissance de l'homme. Et si le commerce de la haute curiosité n'y perd rien, si les antiquités pré-colombiennes concurrencent, sur le marché, l'art nègre de «haute époque» c'est la rançon d'un progrès.

**La Renaissance provençale. La Provence Niçoise,** par GABRIEL HANOTAUX. Librairie Hachette, 1928, in-4°. 93 illustrations.

Depuis plus de vingt ans, M. Gabriel Hanotaux passe chaque hiver au Cap Martin. Cet homme heureux n'est pas un homme ingrat. A sa chère Provence Niçoise, qui ne ressemble ni à celle de la Côte ni à celle de la vallée du Rhône, il a voulu rendre en hommages ce qu'elle lui a donné en joies. Il dit la beauté de son sol, de sa végétation, de sa race. Il estime et il nous persuade que sur ce coin de terre où ont poussé trop de palaces, où tant d'influences du Nord et du Sud se sont mêlées, un art particulier s'est formé qui peut revivre. Témoin les petites églises souriantes et mesurées qui ne doivent rien à l'architecture gothique. Témoin l'école locale de peinture qui va de Jacques Durandi au grand Ludovic Bréa. C'est aux architectes surtout qu'a pensé M. Hanotaux en intitulant cette suite de chapitres «La Renaissance provençale». Il les supplie, quand il construisent dans la région niçoise, de renoncer à tout le bric-à-brac international, de chercher leurs inspirations sur le sol même. Puisse son appel être entendu. Mais puisse aussi le «néo-provençal» n'être pas un prétexte à la débauche de couleur moutarde qui sévit en ce moment sur la côte. La moutarde n'a rien de commun avec les doux crépis d'autrefois.

**Rodin. L'Homme et l'Œuvre,** par CLAUDE AVELINE. (Les Écrivains réunis), 1927, in-8°, 30 planches.

Qui peut se flatter d'apporter aujourd'hui sur Rodin des faits et des jugements nouveaux? Cette plaquette de M. Claude Aveline, écrivain profondément sensible à l'art, constitue moins une biographie qu'une suite de méditations personnelles sur l'œuvre du maître. Pieusement, l'auteur l'a publiée pour le dixième anniversaire de la mort du grand sculpteur.

Gabriel Belot, peintre imagier, par MARC ELDER. André Delpeuch, éditeur, 1927, in-4°. 40 reproductions.

Bonhomie savoureuse, humanité, tels sont les traits qui nous touchent dans les gravures sur bois de Gabriel Belot. Cet artiste a trouvé en M. Marc Elder, le plus sympathique des commentateurs.

**La Sculpture Française. Époque romane,** par JULES ROUSSEL, directeur du Musée de Sculpture comparée. (Éditions Albert Morancé), 1927, 50 planches.

En 50 planches en phototypie, contenant plus de cent documents, les œuvres capitales de la sculpture française à l'époque romane, d'après les moules du musée du Trocadéro. Elles sont précédées d'excellentes descriptions où l'auteur n'a pas négligé de mettre en relief l'intérêt de ces monuments pour l'histoire de la sculpture.

**La Soie, art et histoire,** par HENRI ALGOUD. Payot, éditeur, 1928, in-4°. 16 planches.

Remercions un technicien quand il met ses connaissances au service de l'histoire et nous explique l'évolution d'un beau métier. C'est ce que fait M. Henri Algoud, familier avec l'industrie lyonnaise. Sa *Grammaire des Arts de la Soie* (chez Jean Schemit, 1912) avait établi son autorité en matière de damas, lampas, brocatelles et tissus brochés. Aujourd'hui il fait plus de place aux considérations historiques, mais en les appuyant toujours par des renseignements précis sur les méthodes de travail, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Les dernières pages de son livre nous montrent que l'industrie de la soie, si prospère en France au XVIII<sup>e</sup> siècle, reste une de nos richesses nationales.

Dans la collection *Peintres et Sculpteurs*, aux Editions Crès (40 à 50 planches par volume) M. ADOLPHE BASLER étudie la Sculpture moderne en France. Il dit bien «en France» et non «française» ce qui explique la place faite à maints représentants de la fameuse «école de Paris» : Zadkin, Brancusi, Gargallo, Manolo, Kuna, etc... Dans la même collection, un clair tableau de La Peinture belge contemporaine, par LOUIS PIÉRARD; une biographie critique très complète où M. TABARANT donne à un farouche et sympathique indépendant, Maximilien Luce le rang honorable qui lui appartient dans la peinture française de ces quarante dernières années; un charmant et spirituel portrait du bon sculpteur François Pompon par notre collaborateur ROBERT REY.

LÉON DESHAIRS.

